

# L'« ÉPISTOLAT » DE MAX JACOB. ÉTAT PRÉSENT ET ENJEUX D'UNE CORRESPONDANCE\*

Antonio RODRIGUEZ et Patricia SUSTRAC

Publiée depuis 1945, la correspondance de Max Jacob a connu une multiplication de parutions, qui fait du genre épistolaire une des contributions marquantes de cet auteur. Ce phénomène éditorial est si manifeste qu'il permet d'envisager aujourd'hui combien la correspondance fait partie intégrante de l'œuvre elle-même. L'écriture de lettres, de billets, de cartes postales accompagne l'activité littéraire de Max Jacob de mars 1895 à février 1944<sup>1</sup> avec un nombre de destinataires variables mais toujours considérables. Bien que cette pratique ait toujours été particulièrement dense, ce sont surtout les années de retraite à Saint-Benoît-sur-Loire (1921-1927 ; 1936-1944) qui ont vu s'accroître considérablement son activité épistolaire. Ainsi Max Jacob évoque-t-il auprès de la princesse Ghika le chiffre de 81 destinataires en janvier 1940 alors que, quelques mois plus tard, ce seront 49 destinataires qui seront mentionnés à Michel Manoll. Dans ces conditions, une estimation moyenne de sa production épistolaire est particulièrement difficile à mener précisément. Toutefois, en tenant compte de ce qui est détenu partiellement par les fonds publics ou privés, ainsi que de ce qui a été déjà édité,

\* Une première version de cet article a paru en 2009 : *Épistolaire* : revue de l'A.I.R.E., bulletin de l'Association Interdisciplinaire de Recherche sur l'Épistolaire, n° 35, 2009, pp. 233-249.

nous parvenons à l'estimation que Max Jacob a pu rédiger au moins 30 000 lettres et billets. Ce chiffre en fait certes, du point de vue quantitatif, un grand épistolier, mais ce qui contribue au succès actuel des publications de ses correspondances tient avant tout à la qualité de sa plume qui manie à la perfection l'humour et la plainte, l'éducation esthétique et la séduction, l'art de la chronique et les aspirations à une élévation par la poésie, les critiques acerbes des confrères et les considérations sociales, morales, religieuses, qui tournent parfois, souvent même, au prosélytisme. Cocasse, profond, protéiforme et prompt aux rebondissements dans les lettres comme dans les relations, l'*éthos* de l'auteur concorde avec son esthétique globale, tout en participant à l'élaboration de certaines légendes biographiques<sup>2</sup>. C'est pourquoi, sans doute, critiques et lecteurs retrouvent dans ses lettres un style qui lui est propre et qui fonde sa démarche.

Max Jacob qualifiait par un mot-valise son activité de correspondant : l'« épistolat<sup>3</sup>. » Reprenant par « l'apostolat » les dimensions de la mission en lien avec l'épître, l'auteur voit dans l'épistolaire un moyen d'œuvrer dans les consciences de ses destinataires. Ses lettres étaient, à cet effet, souvent accompagnées de méditations religieuses. Sans doute envisage-t-il, à la manière de Roland Barthes, la correspondance comme « une entreprise tactique destinée à défendre des positions, à assurer des conquêtes<sup>4</sup> », non sans la conscience au moment de l'écriture d'une éventuelle publication future. Aussi le propos convoque-t-il un plus large public, de manière différée, sous la forme de la « lettre ostensible<sup>5</sup>. » Que ses principes soient esthétiques, moraux ou religieux, il y a chez Max Jacob un dispositif d'initiation et des convictions à transmettre. Une telle visée s'exerce d'autant plus avec les jeunes poètes, mais elle n'efface pas le plaisir et la séduction constante qu'il adopte dans son écriture. L'originalité et la créativité des tournures, l'art de raconter les anecdotes, sa volonté de « captiver » son destinataire ou d'« entretenir un suspens » donnent une teneur particulièrement incarnée à ses lettres. L'épistolier aime par exemple tenir en haleine son destinataire : « Comme je ne peux pas répéter les mêmes anecdotes dans la même journée et que je viens d'écrire à Roger une histoire, celle de la maîtresse du procureur qui se faisait passer pour sa sœur demande-la-lui. Je pense que je l'ai mise entière avec l'épilogue. S'il n'y a pas l'épilogue demandez-le-moi<sup>6</sup>. »

Si la formule de l'« épistolat » permet de comprendre en partie cette production abondante et les fonctions de sa correspondance, il convient aussi de souligner combien ses lettres visent le maintien d'un contact et d'un lien, qu'il soit amical, amoureux, commercial ou littéraire. Les lettres représentent un moyen privilégié

pour exprimer ses sentiments, ses émotions et finalement son sens de l'amitié, voire de l'amour. L'exercice épistolaire, où se déploient les déclarations fréquentes d'une affection exaltée, se révèle ainsi parfois plus important que la rencontre elle-même : « Je ne croyais pas qu'on pût aimer par correspondance, mais il faut croire aux effluves et je ressens nettement que je vous aime<sup>7</sup> », déclare le poète à René Rimbert. Max Jacob entretient une abondante et intense correspondance avec le jeune poète René Guy Cadou (environ 250 lettres de 1937 à 1944), ne le rencontrant qu'une fois, brièvement, à Saint-Benoît-sur-Loire en février 1940. De manière plus radicale encore, il entretient une correspondance amicale avec deux autres jeunes hommes, Michel Levanti et Jacques Mezure, sans jamais les rencontrer. La crainte face au silence de ses interlocuteurs prend alors une signification majeure, même s'il s'en défend auprès de Jean Rousselot : « Les silences n'ont aucune importance en amitié. Entretenir des relations fragiles, c'est à quoi servent les lettres. Mais les amitiés se nourrissent comme le pélican<sup>8</sup>. »

## FORMES ÉDITORIALES

La publication de l'œuvre épistolaire de Max Jacob a pris trois principales orientations : les ensembles de lettres classés chronologiquement<sup>9</sup> ; les lettres à un seul destinataire ; les correspondances croisées. Certains facteurs matériels déterminent parfois cette organisation, notamment l'absence de conservation, volontaire ou non, par Max Jacob de nombreuses lettres reçues. En 1924, il écrivait à Tristan Tzara qu'on lui avait dérobé toutes les lettres illustrées par Picasso ; mais en 1927 il reconnaît les avoir vendues « pour manger ou [se] coucher<sup>10</sup> » ; en 1925, la pauvreté l'avait déjà obligé à vendre celles d'Apollinaire ; en 1938, pour se protéger des indélicatesses, Jacob se résoudra progressivement à détruire sa correspondance avant que cette pratique devienne systématique lors de l'Occupation<sup>11</sup>.

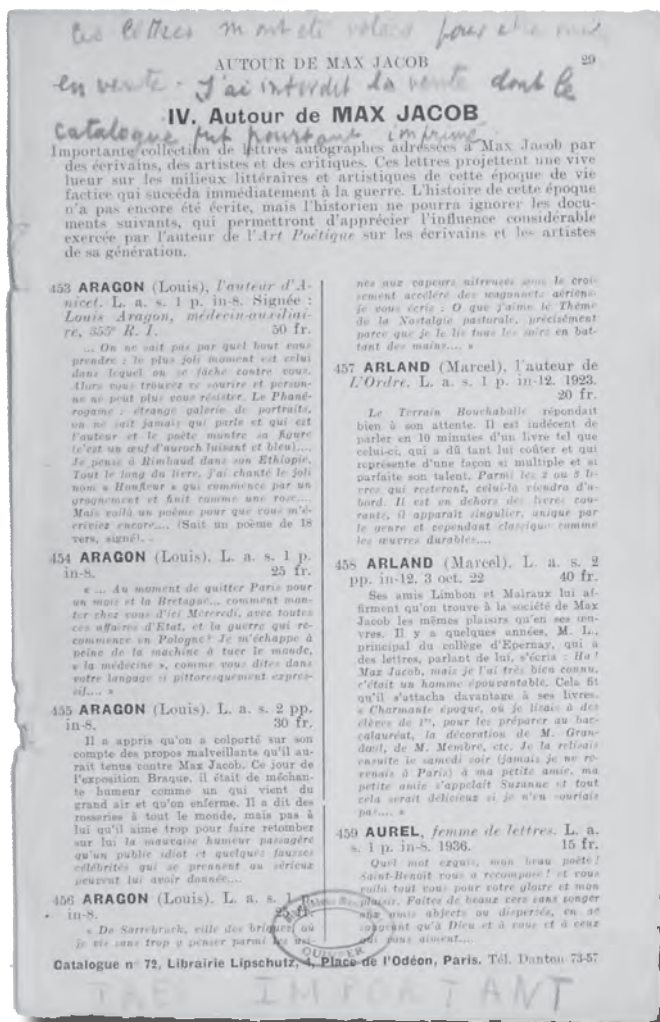
Les destructions totales ou partielles, volontaires ou non par l'auteur ou les destinataires, les pertes accidentelles ainsi que les ventes permettent de comprendre la faible probabilité des correspondances croisées. Max Jacob, s'il écrivait abondamment, comme le relatent de nombreux témoins, recevait également une masse considérable de lettres. À Alain Messiaen il déclare en être « mithridatisé<sup>12</sup> ». Revenant d'Italie en juillet 1925, il trouve « deux cents lettres et paquets dans un panier<sup>13</sup> ». Revenant d'Espagne, en février 1926, il dénombre « 92 correspondants [ayant envahi] sa table en [son] absence<sup>14</sup> ». Il dit ployer sous « le travail de titans » ; à Alfred Richet, il écrit<sup>15</sup> :

*Depuis le 1<sup>er</sup> octobre, je suis à table. En argot, se mettre à table signifie : « dénoncer ses complices. » Je suis donc à table devant plusieurs dizaines de lettres accumulées depuis une dizaine de semaines. Comment voulez-vous conserver la moindre fantaisie à ce travail de titans : aussi cette lettre-ci ne compte pas du tout dans notre correspondance. Elle est nulle, non avenue, pléonastique et superfétatoire. Trouvez-y pourtant un bon morceau de mon cœur toujours très à vous et plein de prières pour ce qui vous est précieux.*

Max Jacob avait conscience de la notoriété de ses amis et connaissait la passion de ses intimes pour les autographes. Il rétribua ainsi le docteur Olgiati de ses soins administrés à Quimper après son accident de 1929, par le rassemblement d'un dossier s'échelonnant de 1929 à 1930 de vingt-quatre lettres et cartes postales « choisies avec soin ». Il récrit le nom du scripteur si la signature ne permet pas une identification immédiate et renseigne brièvement Olgiati sur son expéditeur. Ces documents éclairent le cercle de sociabilité du poète et ses relations d'affaires. Ses mécènes et éditeurs, émus de son accident, prennent de ses nouvelles (Mme Aurel, Armand Dayot, le prince de Faucigny Lucinge, Jean de Polignac) ; ses amis tentent de le distraire (Batcheff, Marcel Herrand, Cliquet Pleyel), ainsi que ses pairs (Roland Beucler, Jacques-Émile Blanche, Abel Bonnard, Jean Cocteau, Léon Daudet, Roger Desormières, Valery Larbaud, Gertrude Stein), et la jeune génération (Christian Bérard, Julien Lanoë, René Laporte, Paul Sabon). Max Jacob offrait également une lettre de Jules Simon expédiée à sa mère Prudence, comme un élément qui contribuait à cerner la personnalité de « Madame Gagelin », personnage de son œuvre.

Max Jacob n'a vendu des lettres qu'en raison de sa pauvreté. C'est pourquoi, en 1938, il fut surpris d'apprendre, par voie de presse, une vente imminente de sa correspondance reçue qui comprenait de nombreux autographes célèbres. Immédiatement, il la fit arrêter et en découvrit la raison « dans une lettre du pauvre Michel Manoll [lui] demandant pardon<sup>16</sup> ». Le catalogue fut cependant édité par le libraire<sup>17</sup>. Document rare, nous n'en connaissons qu'un seul exemplaire déposé par le poète lui-même au fonds créé par ses soins à la bibliothèque de Quimper (ci-dessous). Comment furent rendues ces lettres à Max Jacob ? Nous l'ignorons. Le libraire a-t-il tout restitué ? Il est difficile de suivre l'historique de chaque lot ; cependant relevons, par exemple, que la lettre de Larbaud (lot 507) et deux des lettres de Radiguet (lots 542 et 543) sont à présent inventoriées l'une au fonds Larbaud à Vichy, les deux autres au fonds Max Jacob de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet.

La destruction de lettres a été, pour beaucoup, le fruit d'un acte délibéré de la part de l'auteur. Elle prit une ampleur évidente durant la Seconde Guerre mondiale. À Raphaël Arnal, en 1943, face à la menace, Max Jacob déclara déchirer les lettres reçues<sup>18</sup>. La persécution contre les Juifs s'était considérablement accrue, et Max Jacob, dont le nom devenait problématique, demandait à ses interlocuteurs de ne plus indiquer son patronyme dans les courriers<sup>19</sup>. Il ne conservait guère les adresses de ses correspondants depuis que la police allemande, venue l'interroger en 1941, avait « demandé d'ouvrir toutes les



Catalogue *Philobiblion*, p. 29. Jacob a ajouté en rouge : « Ces lettres m'ont été volées pour être mises en vente. J'ai interdit la vente dont le catalogue fut pourtant imprimé » et en bas de page : « TRÈS IMPORTANT. »

lettres » et vérifié les adresses ; il ne les notait qu'au moment de l'envoi. Max Jacob vivait dans la terreur de nuire à ses correspondants et resta par exemple persuadé, à tort, que l'arrestation de son ami Paul Petit avait été facilitée par un relevé de son adresse sur une enveloppe<sup>20</sup>. À l'inverse, certains destinataires ont eux-mêmes détruit totalement ou partiellement les lettres de Max Jacob. Dans son intégralité, par exemple, pour Jacques Bonjean, collectionneur, galeriste, un temps courtier de ses œuvres<sup>21</sup> ; partiellement pour le docteur Paul Aboulker, juif converti au catholicisme, qui déchira, dès la promulgation des lois antisémites, un grand nombre de lettres de Jacob : « [Son] nom, [sa] signature et mon propre nom étaient à l'origine de mes craintes<sup>22</sup>. » La possession partielle des lettres explique naturellement des choix éditoriaux. Outre les problèmes de conservation par l'auteur ou ses correspondants, d'autres critères interviennent également dans le choix des lettres du destinataire. Une telle organisation peut aussi se justifier par l'importance littéraire du correspondant ou par la valeur documentaire des lettres. C'est le cas pour les échanges avec Jean Cocteau, Jean Paulhan ou André Salmon<sup>23</sup>. Toutefois, certains destinataires littéraires notables n'ont guère eu droit à la publication de leurs lettres : c'est le cas de Georges Hugnet, par exemple, dont la volumineuse correspondance avec le poète a été, sans doute totalement, détruite par un bombardement en 1944<sup>24</sup>.

Dans un autre sens, il ne faut pas écarter de ce point éditorial les choix de lettres opérés par les destinataires eux-mêmes. Cette rétention a pu avoir plusieurs motifs. Ainsi, en 1949, Jean Cocteau précisait dans la première édition de sa correspondance avec le poète : « Sur des centaines de lettres, [je n'ai autorisé la publication que de] celles qui ne pouvaient nuire à personne. [Car] Max pratiquait comme Proust, le compliment massif, mais il ne résistait pas au coup de patte<sup>25</sup>. » La publication, en 2000, de leur correspondance croisée (268 lettres contre 56 précédemment), éditée par Anne Kimball, est venue corriger cette limite. Les éditeurs scientifiques eux-mêmes ont quelquefois opté pour une édition expurgée<sup>26</sup>. L'abbé Garnier ôta, dans les deux volumes de sa publication, de nombreux propos personnels ou des paragraphes (parfois entiers), en particulier dans les lettres destinées aux jeunes amants<sup>27</sup>. Stanley J. Collier, quant à lui, dans son édition des lettres à Théophile Briant et à Conrad Moricand en 1966, réalisa aussi des coupes sévères. Il écarta, par exemple, les lettres croisées entre Max Jacob et Théophile Briant relatives à leur différend commercial lors de l'exposition de 1928. Il ne publia pas les lettres relatives à la mort du jeune Briant. On comprend la pudeur et la réserve nécessaires face à un drame d'une telle ampleur, mais les lettres de Max Jacob

puisent au cœur même de sa conception théologique de la douleur et offrent le réconfort d'une tendresse rare. Elles auraient pu, à trente ans de distance, sans porter atteinte à la douleur du père, être publiées et accompagnées d'une note adéquate<sup>28</sup>. Quant aux lettres de Conrad Moricand, outre les coupes à l'intérieur des lettres mêmes, une vingtaine seront écartées de la publication<sup>29</sup>. René Guy Cadou, quant à lui, en tire un art poétique proche des *Conseils à un jeune poète*. Dans *Esthétique de Max Jacob* (1956, rééd. 2001), il réunit de courts extraits tirés d'une volumineuse correspondance qu'il transforme en maximes. La publication de la correspondance est alors considérée par le destinataire comme un prolongement immédiat de son esthétique. Pierre Andreu, Marcel Béalu, Yvon Belaval, Louis Émié, Pierre Lagarde ou Joseph Pérard publient des extraits choisis des lettres reçues, jugées significatives de la pratique épistolaire du poète.

## LES GENRES DE LA CORRESPONDANCE

Outre ces critères éditoriaux, les échanges épistolaires peuvent être classés en genres. Il serait en effet possible de distinguer les visées selon le statut des destinataires : les lettres à un confrère ou à un artiste au capital symbolique équivalent (Guillaume Apollinaire, Charles-Albert Cingria, Jean Cocteau, Marcel Jouhandeau) ; les lettres à un jeune poète (Marcel Béalu, Michel Leiris, Maurice Sachs) ou à un jeune peintre (Élie Lascaux, René Rimbert, Roger Toulouse) ; les lettres familiales, amicales ou amoureuses sans enjeux littéraires majeurs (René Dulsou, François de Montalivet) ; les lettres plus commerciales (que ce soit face aux mécènes, comme Jacques Doucet, ou face aux galeristes et éditeurs : Kahnweiler, Denoël, Gallimard, Paulhan, les frères Émile-Paul) ; les lettres écrites à plusieurs et destinées à un interlocuteur (Max Jacob et Philippe Lavastine à Maurice Sachs ; avec Limbour pour Leiris). Bien évidemment, les cartes postales et les billets pourraient constituer un genre par la forme même qui traverse les différentes correspondances. Toutefois, ce type d'échanges renvoie à la sociabilité mondaine du poète habitué, un temps, à fréquenter les salons littéraires de l'époque. Il n'est dès lors pas anodin de voir que beaucoup de ces cartes et billets sont échangés avec des femmes (Mmes Aurel, Armand Dayot).

La critique a utilisé certaines lettres pour établir des liens particuliers avec l'œuvre, notamment parce qu'elles avaient des fonctions esthétiques. Ainsi, quelques envois valent comme « lettres-manifestes », développant de manière singulière un point de poétique. La « profession de foi », que constitue la « lettre à un éditeur » de septembre 1907, déploie le projet littéraire précocément mené. Celle à René Rimbert de mars 1922 concerne ses rapports avec la peinture et la peinture cubiste, il y fait ironiquement une liste en treize points pour déterminer en quoi, « par la faute à Picasso », il « n'a pas fait de cubisme », même s'il « [a fait] beaucoup de dessins cubistes<sup>31</sup> ». Enfin, certaines lettres envoyées ou reçues ont été utilisées dans des ouvrages publiés par Max Jacob, notamment dans *Le Cabinet noir*. Cet ouvrage de 1922, augmenté en 1928, se compose de nombreuses lettres avec commentaires. Max Jacob y reprend une stratégie du dédoublement des voix déjà adoptée dans *La Côte* (1911) ou *Les Œuvres burlesques et mystiques de frère Matoriel mort au couvent de Barcelone* (1912). Les lettres du *Cabinet noir* semblent *a priori* fictionnelles, mais quelques-unes sont de véritables envois que possède l'auteur ou qui lui ont été transmis par des amis. Ainsi, la « Réponse de l'Abbé X... à un jeune homme découragé » est un double de la lettre adressée à Michel Leiris le 24 novembre 1921 après le décès de son père, dont la publication marquera d'ailleurs le début de la brouille avec le jeune homme<sup>32</sup>. Nous y retrouvons des adresses au « cher petit Michel » et un commentaire peu implicite sur les réactions de la famille. La lettre envoyée à Leiris se trouve alors dans un ensemble à fonction esthétique et au ton parodique. Quelques années plus tard, Max Jacob informa Maurice Sachs, peut-être avec plus de prudence, qu'il gardera sa lettre du 30 octobre 1927 « pour un *Cabinet noir* quelconque<sup>33</sup>. » Les liens entre l'œuvre littéraire et la pratique épistolaire se font de nombreuses ramifications. Souvent, Max Jacob accompagne ses missives de poèmes, qui sont autant de préfigurations et de variantes de poèmes par la suite recueillis<sup>34</sup>.

Chaque sous-genre de la correspondance, distingué précédemment par les visées et les destinataires, implique des usages et des spécificités. Ces sous-genres ne devraient pas conduire à des considérations exclusives ou à des identifications cloisonnantes, car elles se prêtent mal à la pratique de Max Jacob. Ainsi, une correspondance à visée plus commerciale peut passer dans le registre de l'amitié, comme celle avec le banquier mécène Robert Zunz<sup>35</sup>. Ils donnent des repères pour saisir les visées principales de la correspondance et pour mieux en discerner certaines de leurs structurations. Les lettres aux jeunes poètes impliquent ainsi fréquemment des étapes entre la prise de contact chaleureuse, les premiers jugements esthétiques de Max Jacob, les conseils avisés sur le travail poétique et le



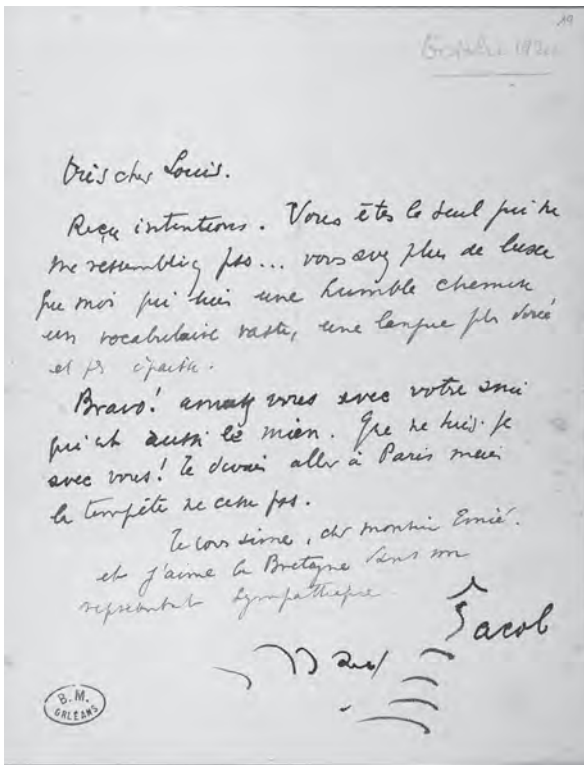
milieu littéraire, avant les premières tensions<sup>36</sup>. Il serait bénéfique de souligner ce type d'organisation syntagmatique pour les différents sous-genres de la correspondance, en allant d'une tension initiale à une résolution finale. Par ailleurs, lorsque les circonstances se font plus défavorables, les lettres de Max Jacob à d'autres destinataires livrent des réserves parfois sévères sur un de ses correspondants qui n'en a guère connaissance<sup>37</sup>. Les jeunes poètes de l'École de Rochefort en ont témoigné.

Du point de vue de la *dispositio*, nous trouvons des traits récurrents. L'adresse et l'exorde sont constitués de formules variées, souvent amusantes ou emphatiques, et permettent d'affirmer une continuité de l'affection envers le destinataire. Ainsi d'une adresse à Saint-Pol-Roux particulièrement, voire excessivement laudative : « Mon bon Seigneur, mon grand ami, le poète admiré, aimé, le dernier bouclier du beau style, le dernier exemple de la vie noble et poétique<sup>38</sup>. » À Louis Émié, il adresse des calembours à partir d'une dérivation du nom propre : « Mon cher Aimié [...] c'est donc à moi d'être fier de vous et non l'inverse ! À moi de vous remercier du service que vous me rendez en m'aimant ou "m'émiant"<sup>39</sup>. » Max Jacob possédait l'art d'écrire ces exordes, comme dans une lettre aux Salacrou où l'ouverture élogieuse et affectueuse occupe vingt-trois lignes<sup>40</sup> :

*Ami très cher, chère présence souhaitée, chère figure petite et grande et fine, cher regard, chère maison amie où il y a une peinture de moi, et d'autres peintures des mains que j'aime et une chère dame belle et bonne, où il y a des livres que j'aime, des tapis que j'aime, des manuscrits que j'aimerai peut-être, chère maison où vit cette maison, chère rue de Plélo [où viennent d'emménager les Salacrou] qui m'est chère encore à cause de l'avenue Félix-Faure où habita Metzinger, chère rue de Plélo voisine de fortifications et de la rue Franklin-Bouilloux ou Bouilloux-Lafon [correspondant de Max Jacob], je ne sais plus (là habitait un cambrioleur qui m'a induit en danger par suite de charités mal placées), chère rue de Plélo et plutôt cher toit, cher toit cher vous, Monsieur le Bachelier et chère vous, votre femme, ta femme et vous. Ou votre femme et toi. Cher voisin de Plestin [Plestin-les-Grèves où les Salacrou, Leiris et Masson avaient décidé de passer les vacances d'été] que je verrai bientôt, cher Plestin de voisin que bientôt je verrai [Jacob sera l'invité des Ghika à Roscoff]. Cher malade à Nérès que je confonds avec Michel, avec Néréides, eaux chaudes et sirènes. Cher auteur dramatique présent près de moi.*

Après l'exorde, la narration aboutit généralement à une leçon esthétique ou à des considérations éthiques mâtinées de religion. Max Jacob aime débiter son

propos sur un échange qui a eu lieu (envoi d'une revue, d'un ouvrage, partage de lectures) ou sur une anecdote (sur le milieu littéraire, la vie quotidienne, la pratique religieuse). Surpris et souvent déçu par la vie des arts, il en tire des jugements esthétiques ou moraux, qu'il développe en affirmant ses valeurs. Repris d'un destinataire à l'autre, ces développements, lorsqu'ils traitent de la spiritualité, s'appuient sur une logique démonstrative qui articule des points théologiques canoniques avec des démarches plus ésotériques ou hétérogènes (astrologie, symbolique, kabbale, bouddhisme). Les leçons forment une unité dans la démarche, alors que les anecdotes, les échanges sont toujours les indices d'un renouvellement et d'une tension qui se poursuit. La conclusion des lettres, en particulier les ajouts de Max Jacob après son paraphe, a souvent retenu l'attention de la critique tant les formules chaleureuses allient l'originalité, l'emphase et l'hyperbole pour manifester le maintien de l'affection par-delà certains conflits ou aléas de l'existence<sup>41</sup>. André Salmon relevait avec le sens de l'anecdote qu'on lui connaît l'importance de la longueur du J dans la signature de Jacob :

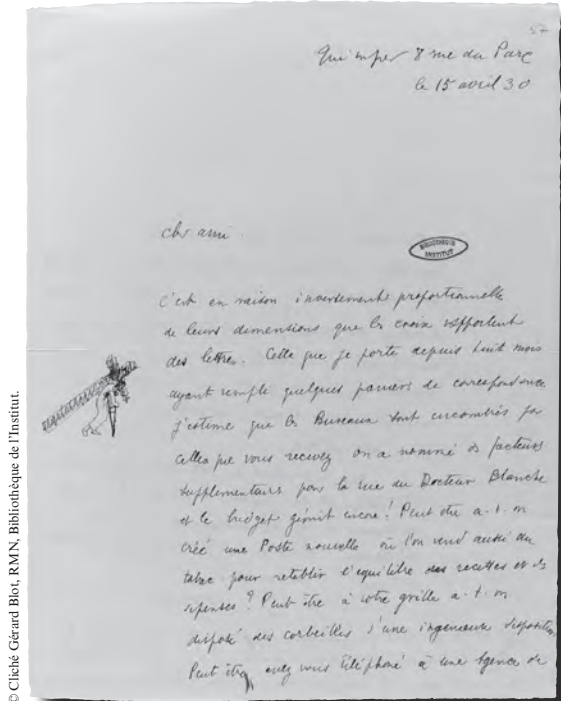


*La signature Jacob apparaissait toute simple. La queue du J ne s'allongeait pas anormalement. Ami certes, mais de la veille. Un peu plus tard, assez vite, j'aurais droit à la longue queue du J. Max m'en tiendrait pour digne. Mieux Max aimait les gens, plus la queue du J descendait bas dans la page. Certains correspondants n'ont jamais eu de Max que des J à queue très courte, à queue coupée<sup>42</sup>.*

Max Jacob à Louis Émié, lettre inédite [octobre 1924]. Le M du prénom forme des vagues successives, un petit chapeau pointu surplombe un J devenu le tracé d'un chemin menant sans doute au destinataire. À notre connaissance, Max Jacob a utilisé un graphe similaire uniquement dans une autre lettre à Nicolas Beauduin (lettre inédite, 24 novembre 1924).

Cette pratique, si elle ne se vérifie pas toujours à la lecture des manuscrits, montre en revanche une des composantes de l'épistolier : l'affection débordante, extravagante. Exceptionnellement, le paraphe peut se transformer en un graphe comme celui apposé sur une lettre à Louis Émié (ci-contre, à gauche).

Malgré son habileté, Max Jacob n'est pas un adepte de la lettre illustrée<sup>43</sup> : ses manuscrits ornés sont plutôt rares. L'auteur dessine pourtant, gribouille, esquisse des graphes et quelquefois enlumine ses lettres (beaucoup plus rarement les enveloppes). Les dessins religieux prédominent dans les méditations ou les lettres prosélytes ; des auto-portraits aussi. Dans les lettres courantes, le dessin prend une tournure souvent humoristique et prolonge la complicité avec le destinataire. Ainsi, le 15 avril 1930, Max Jacob se plaint auprès de Jacques-Émile Blanche du poids de sa correspondance et relève discrètement le manque de réponse à son Christ aux cheveux drus muni d'une canne (allégorie de l'artiste pourtant chauve ?) qui ploie sous une croix dans la représentation d'une « Passion postale » (ci-contre).



© Cliché Gérard Blot, R.M.N., Bibliothèque de l'Institut.

Max Jacob à Jacques-Émile Blanche, 15 avril 1930 (inédit).

## PETITE PHYSIQUE DE L'ÉPISTOLAT

Viscéralement attaché à l'heure du courrier, les incidents postaux ont été une source de préoccupation pour Max Jacob. Agacé par les retards et les pertes, il pestait contre l'administration des Postes<sup>44</sup>. Les incidents de la correspondance ont un rôle non négligeables dans la dynamique épistolaire : ils la relançaient, la nourrissaient ou excitaient le désir de la rencontre. Ainsi, l'auteur relatait ses tribulations à la princesse Ghika<sup>45</sup> :

*Je viens de la demoiselle des postes, tenant d'une main le carnet où j'inscris ma comptabilité épistolaire et de l'autre la carte de votre très aimée écriture [...] J'ai parlé au guichet avec un mélange de sang-froid, d'indignation contenue, de calme sévérité, d'étonnement et de superbe. J'ai prouvé à ces demoiselles que j'avais écrit le 12 mai rue de Saussure une lettre qui n'est jamais parvenue. « "Qu'est-ce que je peux y faire ?" m'a répondu par-dessus son binocle hémi-oculaire la demoiselle maigre. "Vous êtes tous les mêmes : tous les jours on me fait les mêmes réclamations. Les uns se plaignent que les fonds sous plis recommandés sont détournés,*

*les autres que les mandats n'arrivent pas. Et dans les gares, c'est pis ! Adressez-vous à qui de droit... Vous aurez une réponse dans un an !" » [...] Comme la poste ne vous fera pas d'excuses, c'est moi qui dois vous présenter celles qu'on vous doit.*



© Collection Patricien Sustrac.

Le bureau des Postes et Télégraphes de Saint-Benoît-sur-Loire tel que l'a connu l'auteur, 6, rue de la Gare (aujourd'hui rue Max-Jacob). Carte postale affranchie avec la Semeuse camée d'une valeur faciale de 5 cts (modèle en vigueur de 1907 à 1920).

Les relations avec cette administration font parfois l'objet de lettres entières et donnent l'occasion à Max Jacob d'exercer ses talents de conteur, comme dans les lettres adressées à Jules Supervielle<sup>46</sup>. Les incidents postaux ont tenu une place importante dans sa vie, et ils revinrent au moment de sa mort lorsque, dans son agonie délirante, selon certains témoignages, il invoqua « les demoiselles de la Poste ».

La graphie de Max Jacob suscite fréquemment des problèmes de décryptage, car il peut écrire partout et à n'importe quel moment. Certes, il a posé devant les objectifs de ses amis photographes Rogi Klein ou André Sauvage à sa table de travail avec les outils nécessaires à

l'épistolier : l'encrier, la plume, la loupe, les enveloppes, le papier et le buvard. Yvon Belaval pouvait également le décrire ainsi : « Ses petits bras sans angles aux coudes, à peine pliés, parallèles à la table, comme s'il jouait du piano ; ses mains

rondes, les doigts en quelque sorte dans le prolongement de ses paupières qu'il abaisse, qu'il plisse, ne laisse subsister qu'un interstice de regard caressé de concupiscence. Il jouit...<sup>47</sup> » Quant à son écriture, Belaval avait repéré certaines habitudes. « Un *v* dont les branches se seraient rapprochées et collées. L'*a* : un *alpha* presque toujours après le *p*, quelquefois après l'*r* et le *v* ; ailleurs très bien constitué avec une courbe qui descend nettement jusqu'à la base [...]»<sup>48</sup>. » Mais Max Jacob écrivait aussi dans des positions plus inconfortables ; auprès de Jean Fraysse il justifie sa graphie bancale : « Je ficelle les manuscrits, emplis la malle, rassemble les effets, nettoie la table, etc... Impossible d'écrire une lettre, je n'ai plus d'encrier... C'est de la Poste que je t'écris<sup>49</sup>. » Le manuscrit de la lettre de Max Jacob à Jean Colle du 25 janvier 1944 est la démonstration poignante de la douleur qui terrasse le poète alors que le poids des persécutions antisémites pèse sur lui et sa famille. Le manuscrit n'est que successions de ratures, de biffures, de notes en marges quasi illisibles, de phrases surajoutées entre les lignes, de retours à la ligne singuliers ; l'écriture se fait accidentée, anarchiquement disposée sur la page.

Dans cet océan de correspondances, Max Jacob risquait d'être englouti par l'abondance. C'est parfois le cas : « Dans l'écluse des lettres je ne sais plus si j'ai répondu à ta dernière... », confesse-t-il à Henri Lasserre<sup>50</sup> ; auprès du même il doute d'un envoi : « Je reçois beaucoup de lettres : l'un de mes correspondants m'apprend qu'il copie des poèmes de maîtres sur un cahier et qu'il en a de moi parmi ceux-là. Il me semble bien que c'est toi qui m'as écrit cela [...] » (décembre 1939). Quelquefois c'est simplement le désordre qui l'empêche de retrouver la lettre du destinataire pour lui répondre (lettre inédite à Victor Moremans, 9 novembre 1924). Pourtant l'auteur est méthodique et note dans un petit agenda, « d'ailleurs bénédictin », les lettres qu'il reçoit. Cette précaution n'exclut pas les incidents : « Mettez votre adresse sur vos lettres pour m'éviter d'effrayantes recherches », récrimine le poète (à Robert Levesque, 1<sup>er</sup> février 1940). Dans l'incertitude, il indique une variante postale au facteur : une carte à Théophile Briant est libellée à telle adresse mais Max Jacob ajoute également à l'intention du facteur : « Voir 7 rue d'Argenteuil en cas d'erreur<sup>51</sup>. » De même, il envoie une enveloppe charmante à Émile Laboureur au dos de laquelle il inscrit de manière mallarméenne : « Facteur !/ J. Laboureur/ Homme de cœur/ L. Laboureur, homme de fièvre/ habite au 19 rue de Penthièvre/ C'est, si mon agenda ne ment/ dans le huitième arrondissement<sup>52</sup>. »

© Musée des Beaux-Arts, Orléans.  
cliché François Langente. Inv. 94.23.2.



Le carnet d'adresses de Max Jacob. À gauche : feuillet « D » (on remarque, entre autres, les adresses de René Dulsou, son amant ; Maurice Denis et Jean Dubuffet). À droite : feuillet « S / T » (on remarque, entre autres, les adresses d'Henri Sauguet et de Charles Trenet, d'André Sauvage et de Togorès). Un bloc-notes était attaché au répertoire : par transparence, la note manuscrite de la dernière page s'est décalquée sur le support : « Penser à prier pour G[abriel] Bounoure » (que l'on retrouve dans la liste de ceux pour qui Max Jacob priait en 1943).

Max Jacob prenait soin d'affranchir correctement son courrier, et nous n'en connaissons qu'un seul portant le timbre de la surtaxe (1 ct.)<sup>53</sup>. Même en 1914, quand il en était réduit à la soupe populaire, il s'évertuait à « chercher deux sous<sup>54</sup> » afin d'écrire à Marcel Olin. Par économie et parce qu'il n'était visiblement pas collectionneur, il n'utilisait guère de timbres de valeur. Mais que faire lorsque l'affranchissement devient le support de la propagande ? Comment affronter les emblèmes de la France sous l'Occupation ? Max Jacob n'utilisa pas les timbres complémentaires, comme la francisque, livrés gratuitement avec les planches ; il fit usage du timbre courant, le « Pétain », non par choix, car il était le seul possible, mais il le collait la tête en bas. Max Jacob achetait ses timbres par planches de 100 pièces et se servait des bandes publicitaires pour consolider ses enveloppes. La bande *Blédina* se retrouve ainsi pour fixer une enveloppe adressée à André Sauvage. Max Jacob utilisait la plupart du temps du papier ordinaire<sup>55</sup> acheté par feuille entière chez les libraires qu'il découpe ensuite plus ou moins nettement et utilise parfois tête-bêche. En temps de guerre ou immédiatement après la Grande Guerre, la pénurie de papier explique des choix d'apparences très diverses : il adoptait, par exemple, du « papier d'écolier plié » (pour Sylvette Fillacier, 10 septembre 1914) ; « le matériel grossier » d'un café (pour Marcel Grillon, mars 1919) ; du papier d'emballage (pour André Sauvage, s.d.). Max Jacob récupérait fréquemment les papiers à en-têtes que procuraient, à cette époque, de nombreux cafés ou hôtels comme *Le Café de l'Épée* à Quimper, *La Chancellerie* à Orléans ou *Le Grand Hôtel* de Bénodet. Plus ironique compte tenu de ses opinions politiques, il existe une lettre à en-tête d'une revue communiste<sup>56</sup>. Max Jacob prenait bien

entendu des blocs de papier à lettres<sup>57</sup>, souvent lignés (pendant l'Occupation), réservant le papier de haute qualité à des envois particuliers (par exemple le manuscrit *Vrai sens de la religion catholique* adressé sous forme épistolaire) ou encore le « papier à romans », comme il l'indique le 4 octobre 1921 à Maurice Martin du Gard<sup>58</sup>.

Max Jacob demandait à ses amis de lui faire parvenir des cartes postales pour peindre d'après motifs ; lui-même en envoyait beaucoup. Il les achetait en séries, le plus souvent avec vues, qu'il glisse la plupart du temps dans des enveloppes. Les années de retraite à Saint-Benoît-sur-Loire livraient ainsi une abondance de cartes représentant la basilique (la nef, l'autel, le chevet) ou l'oratoire carolingien de Germigny-des-Prés. Il pouvait aussi faire éditer ou se procurer des cartes réalisées à partir de clichés privés comme c'était l'usage à l'époque. Max Jacob apprécie moins les clichés de paysages, on lui connaît peu d'envois de cartes de paysages ligériens alors qu'il aimait les évoquer dans ses lettres. En revanche, lors des séjours en Bretagne, les paysages, souvent limités aux vues panoramiques des villes (Locronan, Douarnenez), s'associent aux traditions populaires ou monuments religieux (processions, fêtes, calvaires, coiffes bretonnes). La ville de Quimper est, évidemment, abondamment présente chez les destinataires. Les années parisiennes privilégient la très populaire collection « Paris en flânant » de la maison *Yvon*. Pour la Bretagne, c'est la maison *Villard père et fils*, famille bien connue et aimée du poète. À partir du 26 septembre 1940, Max Jacob utilisa, comme tous les Français séparés par la ligne de démarcation, les cartes interzones qui comportent des formules de mots clés à compléter. Cette correspondance impersonnelle interdisait tout ajout de texte aux risques de sanctions que l'auteur sut habilement détourner, à Roger Lannes, par exemple<sup>59</sup>.

## QUELQUES ORIENTATIONS DANS UNE VASTE CORRESPONDANCE

Si la correspondance de Max Jacob est un domaine éditorial important, elle reste encore peu balisée par des études critiques approfondies. Bien évidemment, plusieurs travaux<sup>60</sup> ont permis de souligner la dimension majeure de l'épistolier, mais il semblait important avec le présent volume d'aller vers une exploration plurielle et commune de cet ensemble. Afin de mener un travail plus global et systématique sur la correspondance en tant qu'ensemble et comme part de l'œuvre littéraire, quatre axes principaux pourraient désormais être privilégiés :

1. les stratégies textuelles : dimensions énonciatives, rhétoriques et stylistiques, les observations micro-textuelles (métaphores, calembours, effets rythmiques), ironie, parodie ;
2. les structurations discursives : les organisations syntagmatiques des correspondances, la disposition, les types de localisation, d'adresses, de salutations, les récits, le post-scriptum, l'usage des citations et de l'intertextualité, les déterminations macro-textuelles ;
3. les variations selon les destinataires : liens entre les œuvres et les vies, les spécificités de certaines correspondances, les comparaisons d'événements relatés, d'enjeux esthétiques et religieux entre destinataires ;
4. les cadres pragmatiques : les situations de communication diverses, les visées discursives, les sous-genres de la correspondance, les orientations éditoriales des publications, les correspondances illustrées, le rapport avec les lettres fictionnelles du *Cabinet noir*, les annexes (poèmes, méditations), la réception de la correspondance.

Jusqu'à ce jour, d'un point de vue critique, la correspondance a surtout été utilisée comme un fonds documentaire, donnant les moyens, après la disparition des témoins, de reconstruire la biographie, de situer les relations de Jacob avec le milieu artistique de l'époque ou encore de confirmer certains principes esthétiques, moraux, religieux qui se trouvent dans son œuvre. Pourtant, deux problèmes surgissent dans une telle perspective documentaire. Tout d'abord, certaines mises à plat problématiques apparaissent, où tel propos d'une lettre vient contredire un aspect théorique d'une préface parue vingt ans plus tôt<sup>61</sup>. Trop souvent aussi étaient oubliés les cadres pragmatiques et les contextes d'écriture qui déterminent la valeur des assertions de l'auteur : date de la lettre, spécificités du destinataire, conflits sous-jacents dans le champ littéraire, esprit de contradiction, mythes biographiques. Or, comme l'a montré Brigitte Diaz, « les images que l'épistolier donne de lui ne sont jamais portraits en pied mais détails, éclats d'une image fuyante et sans fixité [...] de ce fait, toujours à compléter et à recomposer<sup>62</sup> ». La saisie des lettres comme documents, plus ou moins transparents, leur enlevait enfin une composante esthétique majeure, qui pourtant mérite des analyses spécifiques. Ainsi le colloque mené en 2010 ouvrit-il aux études générales de l'épistolaire de Max Jacob un horizon de recherche. Ils permettent de replacer les correspondances dans un contexte d'écriture plus global, en tenant compte de la réception accordée à cette partie de l'œuvre. Car la correspondance de Max Jacob par sa qualité d'écriture et son importance dans les débats du XX<sup>e</sup> siècle fait partie de notre histoire littéraire.



## NOTES

- <sup>1</sup> La lettre la plus ancienne actuellement connue est celle adressée à son condisciple René Villard au sujet du suicide de leur ami commun Raoul Bolloré survenu en mars 1895 (cf. JACOB Max, *Lettres à René Villard*, Mortemart : Rougerie, 1978, p. 11). Les ultimes missives écrites et postées « par la complaisance des gendarmes » sur le chemin de la déportation vers le camp de Drancy datent du 28 février 1944.
- <sup>2</sup> Sur la question des légendes biographiques, voir « Max Jacob, personnage de romans », *Les Cahiers Max Jacob*, Pau : Presses Universitaires de Pau, n° 8, 2008.
- <sup>3</sup> ANDREU Pierre, *Vie et mort de Max Jacob* : La Table Ronde, 1982, p. 257.
- <sup>4</sup> BARTHES Roland, *Fragments d'un discours amoureux* : Seuil, 1977, p. 188. Nino Frank dans ses souvenirs parle également « des lettres [de Max Jacob] comme un appât », FRANK Nino, *Mémoire brisée* : Calmann-Lévy, 1968, pp. 140-142 cité dans JACOB Max, *Lettres à Nino Frank*, correspondance annotée et présentée par Anne Kimball, New York / Bern : Peter Lang, American University Studies, séries II, Romance Languages and Literature, vol. 64, 1989, p. 6.
- <sup>5</sup> Sur la « lettre ostensible », voir la synthèse de HAROCHE-BOUZINAC Geneviève, « Les lettres-ostensibles : du privé au public », *L'Épistolaire* : Hachette Supérieur, 1995, pp. 33-37. Dans leur correspondance, Jacob et Cocteau évoquent ouvertement cette possibilité de publication.
- <sup>6</sup> Lettre à Jean Fraysse. JACOB Max, *Max Jacob and « Les jeux de Paris »*, unpublished letters from Max Jacob to Jean Fraysse, correspondance présentée par Neal Oxenhaendler, Berkeley/ Los Angeles : University of California Press (coll. University of California Publications) *Modern philology*, vol. 35, n° 4, 1964, p. 248.
- <sup>7</sup> JACOB Max, *Lettres à René Rimbert*, édition présentée et annotée par Christine Van Rogger Andreucci et Maria Green, Mortemart : Rougerie, 1983, p. 19.
- <sup>8</sup> ROUSSELOT Jean, *Max Jacob au sérieux*, Rodez : Subervie, 1958, p. 84.
- <sup>9</sup> Cette pratique éditoriale inaugurée par l'abbé Garnier en 1953 a donné pour la première fois un vaste panorama de l'abondance et de la variété des destinataires. En 1952, il précisait à Robert Guiette « avoir pour la période 1904-1944 déjà 2 300 copies de lettres » qu'il ne publia pas intégralement, « certaines étant une demi-page de circonstance et d'autres portant des jugements sur des tiers qui ne peuvent être livrés au public » (à Robert Guiette, lettre inédite, 28 décembre 1952, Bibliothèque Royale de Belgique/ Archives et Musée de la Littérature-4450/ 39). Plusieurs problèmes éditoriaux se posent face à l'entreprise de François Garnier. Le principe chronologique a été repris par Didier Gompel, collectionneur de l'œuvre du poète, dans un respect plus important des manuscrits cependant (voir *infra* l'article d'Anne Mary).
- <sup>10</sup> SECKEL Hélène, *Max Jacob - Pablo Picasso*, RMN, 1994, p. 18.
- <sup>11</sup> « Je brûle toutes les lettres que je reçois depuis que j'ai été victime d'un vol d'autographes important », JACOB Max, *Lettres à Théophile Briant et Conrad Moricand 1920-1941*, correspondance annotée et présentée par Stanley J. Collier, Oxford : Blackwell, 1966, p. 122, 3 avril 1941.
- <sup>12</sup> *AII*, p. 142.
- <sup>12</sup> JACOB Max, *Lettres aux Salacrou août 1923 - janvier 1926 avec un portrait de Max Jacob par André Beaudin* : Gallimard, 1957, p. 116.
- <sup>14</sup> *Ibid.*, p. 171.
- <sup>15</sup> Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, fonds Max Jacob, ms 44526, lettre du « 8 octobre [1925], jour férié de ste Brigitte, veuve. »
- <sup>16</sup> Lettre inédite de Max Jacob à Théophile Briant du 11 octobre 1938 citée dans COLLIER Stanley J., *Max Jacob, étude biographique avec un extrait de sa correspondance inédite et des reproductions photographiques de quelques-uns de ses textes inédits*, thèse présentée pour le

grade de PHD de l'Université de Leeds, janvier 1950, p. 394, note 3. Max Jacob avait confié à Michel Manoll, pour des raisons qui restent inconnues, un volumineux dossier de sa correspondance que ce dernier avait déposé chez le libraire parisien Lipschutz, rue de l'Odéon. Après un « combat [qui l'avait agité, Jacob] avait résolu au nom du Christ de lui pardonner mais [l'avait] averti qu'à la première indécatesse qu'[il] apprendrait de lui (consciente ou inconsciente), [il] ressortirait cette affaire avec son nom, son adresse, les témoins et les preuves... ». « Je veux être bon – ajoutait le poète en relatant cette affaire à Théophile Briant – et c'est la meilleure manière de l'être que de le préserver contre cette mode surréaliste de brigandage dont il n'est que le résultat... l'honnêteté est le luxe des riches – c'est un pauvre... » Le 11 décembre 1938, Max Jacob commandait impérativement à Manoll d'oublier « cette erreur passée, [affirmant] à tout le monde que les torts étaient de [son] côté. » Max Jacob reconnaissait, en effet, avoir suscité l'envie et la tentation du jeune homme.

<sup>17</sup> *Philobibliion, bulletin périodique de beaux livres, livres et autographes* : Librairie Lipschutz, XLVIII<sup>e</sup> année, n° 72, 1938, pp. 29-41. Le catalogue recense soixante-deux scripteurs et un total de cent huit lettres et cartes postales s'échelonnant de 1918 à 1927 ; les lettres sont fractionnées en plusieurs lots détaillés (nombre de pages, format, résumé du propos). Une liste complémentaire de vingt et un scripteurs est citée « hors catalogue » sans lots indiqués. Le libraire a reproduit quelques paraphes significatifs (Jacques-Émile Blanche, Daragnès, Kisling, Picasso) et un envoi affectueux de Francis Carco où le mot « cœur » est remplacé par un dessin. Parmi les principaux scripteurs citons : Aragon (4 lots), Georges Auric (6 lots), Georges Bernanos, Roland Beucler, Jacques-Émile Blanche (5 lots dont 3 lettres supérieures à deux pages), Georges Braque, André Breton, Blaise Cendrars, René Crevel, Charles Dullin, Paul Gueguen, Paul Guillaume (dont une carte avec une caricature d'Ozenfant), Jacques Maritain (6 lots), André Malraux, Paul Morand (4 lots dont deux lettres supérieures à deux pages), Jean Paulhan (2 lots), Francis Picabia, Pablo Picasso, Tristan Rémy, Jacques Rivière...

<sup>18</sup> *AAIII*, p. 56.

<sup>19</sup> « Ne mets plus jamais Jacob sur les enveloppes, mets Monsieur Max », *RT*, p. 92, 13 mai 1943.

<sup>20</sup> *MB*, p. 245, 7 novembre 1941. Paul Petit a été arrêté sur dénonciation en février 1942 à cause de ses activités de résistant. Déporté en Allemagne, il est décapité à Hambourg le 16 août 1944. La correspondance en temps de guerre implique un langage plus circonspect, concernant l'autocensure que Jacob s'appliquait, voir *infra* l'article de Géraldi Leroy.

<sup>21</sup> Lettre de Geneviève Page à Patricia Sustrac, 3 avril 2013.

<sup>22</sup> Paul Aboulker ne conserva, en sûreté, que dix lettres et treize méditations (ABOULKER Paul-Abraham, *Ma guerre, Odyssée d'un chirurgien (1939-1945)* : L'Harmattan (coll. Graveurs de Mémoire), 2006, p. 29. Parmi ces lettres, quelques-unes ont été éditées en 1989 à la *N.R.F.* (n° 434, mars 1989, pp. 120-127).

<sup>23</sup> Ces correspondances ont été publiées, voir *infra* la bibliographie des correspondances.

<sup>24</sup> Georges Hugnet confirme une destruction massive, voir HUGNET Georges, *Pleins et déliés, témoignages et souvenirs (1926-1972)* : Guy Gauthier éditeur, 1972. Mais notons cependant que dans le film de Jean-Marie Drot, *À la recherche de Max Jacob*, tourné en 1959, Georges Hugnet est filmé lisant des extraits de sa correspondance avec Max Jacob, le tout dans un volume relié plein maroquin.

<sup>25</sup> Jacob écrivait à Cocteau : « Je suis content que tu conserves mes lettres. Brûle-les avant de mourir, car il ne faudrait pas que l'on sût tout le mal que je pense de tant de gens », *JC*, p. 506, 2 mars 1927.

<sup>26</sup> Christine Van Rogger Andreucci cite plusieurs lettres de Max Jacob à Michel Leiris dans sa thèse sans les reprendre toutes dans l'édition de la correspondance parue chez Champion.

- <sup>27</sup> Voir *supra* note 9.
- <sup>28</sup> Ces lettres demeurent encore inédites (Fonds Max Jacob, Archives départementales du Loiret). Citons, par exemple, une autre variation entre l'édition et le manuscrit autographe qu'Étienne souligne en avant-propos de l'édition des lettres de Max Jacob à Edmond Jabès (1945). Jabès n'hésite pas en effet à modifier quelques formules ou à en retirer. Il fait également précéder les lettres de l'étoile de David et les clôt par une croix, symboles qui sont, évidemment, absents du manuscrit.
- <sup>29</sup> Le tapuscrit retrouvé est en collection particulière.
- <sup>30</sup> JACOB Max, *O.*, p. 163.
- <sup>31</sup> JACOB Max, *Lettres à René Rimbert*, *op. cit.*, p. 20. Les critiques qui citent cette lettre ont d'ailleurs tendance à occulter les cadres pragmatiques de la correspondance.
- <sup>32</sup> JACOB Max, *O.*, p. 1075.
- <sup>33</sup> Lettre inédite. Médiathèque d'Orléans, ms 2579.
- <sup>34</sup> Ainsi Max Jacob conserve copie de poèmes en prose envoyés à Maurice Sachs le 21 mai 1930 et les adresse sous la forme d'un « Cornet adde » (avec quelques variantes et ajouts) à François de Gouy d'Arisy et Russel Greely le 5 janvier 1935 (JACOB Max, *Poèmes épars, Le Cornet à dés II (Une suite)* : La Différence (collection Orphée), 1994, p. 154).
- <sup>35</sup> SUSTRAC Patricia, « Lettres de Max Jacob à Robert Zunz, correspondance inédite 1939-1944 », *Revue d'Histoire littéraire de la France* : PUF, n° 4, 109<sup>e</sup> année, décembre 2009, pp. 909-935.
- <sup>36</sup> Voir *infra* l'article d'Antonio Rodriguez.
- <sup>37</sup> C'est le cas, par exemple, de la personnalité de Maurice Sachs dont les travers sont exposés largement auprès de Jean Cocteau ou des « coups de patte » de Jacob concernant Roger Toulouse auprès de Marcel Béalu.
- <sup>38</sup> Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, lettre inédite du 24 février 1936, fonds Max Jacob, ms 9286.
- <sup>39</sup> Lettre inédite à Louis Émié, 1<sup>er</sup> août 1924, Médiathèque d'Orléans, ms 2555.
- <sup>40</sup> JACOB Max, *Lettres aux Salacrou août 1923- janvier 1926*, *op. cit.*, p. 10.
- <sup>41</sup> Voir *infra* les articles d'Anne Kimball et de Marie-Claire Durand Guizou.
- <sup>42</sup> SALMON André, *Souvenirs sans fin* : Gallimard, 2004, pp. 181-182. Sur la signature et le jambage, il peut y avoir une pratique familiale. Max Jacob avait, dans ses papiers retrouvés à Drancy, une lettre de sa mère Prudence *circa* 1926-1927 dont la signature présente la même caractéristique (BnF, Département des Arts et des Spectacles, Fonds René Fauchois, 4<sup>o</sup>COL-39/122-5).
- <sup>43</sup> Voir *infra* l'article de Jean-Marc Pontier.
- <sup>44</sup> « Je vous ai écrit le 9 juillet dernier, dit mon agenda. Je suis étonné et agacé que cette lettre ne vous soit pas parvenue. L'an dernier à St. Benoît la Poste m'a joué des tours à cette époque : est-ce que ça va recommencer ? », *MJ*, p. 62.
- <sup>45</sup> JACOB Max, *Lettres à Liane de Pougy Max Jacob et Salomon Reinach* : Plon, 1980, juin 1926, p. 62.
- <sup>46</sup> Lire *infra* la correspondance croisée de Max Jacob et Jules Supervielle et, en particulier, les lettres 12 et 13.
- <sup>47</sup> Concernant cette notion de plaisir, voir la lettre de Jacob à Marcel Jouhandeau à propos de sa « précipitation à jouir des lettres que j'aime et de ceux que j'aime » qui se traduit par une ouverture négligée des enveloppes, voir *MJ*, p. 73.
- <sup>48</sup> BELAVAL Yvon, *La Rencontre avec Max Jacob* : Vrin (collection Varia), 1994, p. 19.
- <sup>49</sup> Lettre à Jean Fraysse, *op. cit.*, p. 253.
- <sup>50</sup> Lettre inédite du 21 janvier 1940, coll. particulière.

- <sup>51</sup> Carte postale inédite du 5 juin 1923. Fonds Max Jacob, Archives Départementales du Loiret.
- <sup>52</sup> Lettre inédite à Émile Laboureur, 2 février 1921, vente Favart, Hôtel Drouot, 13 décembre 2011, lot n° 281.
- <sup>53</sup> Il s'agit d'une lettre adressée à Théophile Briant le 22 mars 1933. Archives Départementales du Loiret, *op. cit.*, enveloppe 68.
- <sup>54</sup> *P.*, p. 37, lettre du 20 mars 1914.
- <sup>55</sup> Mais Jacob peut aussi simplement écrire sur ce qu'il trouve : « Je t'écris sur le papier que je trouve et tu tiens assez à mes lettres pour ne tenir pas au papier du libraire », *CI*, p. 32, lettre à Marcel Olin.
- <sup>56</sup> Lettre inédite adressée à Alfred Richet, BLJD, fonds Max Jacob, ms 44515.
- <sup>57</sup> Pour l'analyse des différents papiers utilisés par l'épistolier, cf. PALACIO Jean de, « Répertoire chronologique de la correspondance de Max Jacob I (1901-1918) », dans Jean de Palacio (dir.), *Max Jacob 2, Romanesques, Revue des Lettres Modernes* : Minard, 1976, pp. 173-183 ; PALACIO Jean de, « Répertoire chronologique de la correspondance de Max Jacob II (1919-1923) », dans Jean de Palacio (dir.), *Max Jacob 3, Spiritualité de Max Jacob*, même collection, même éditeur, 1981, pp. 147-166.
- <sup>58</sup> *P.*, p. 111. Jacob dit la même chose à Jules Supervielle le 24 mai 1922 : « Je n'ai pas de papier à lettres dans la solitude où je vis. Je coupe dans la bûche du papier à romans et c'est un travail qui prouve mon désir de conversation avec mes amis », voir *infra* la correspondance croisée de Max Jacob et Jules Supervielle.
- <sup>59</sup> JACOB Max, « La tige et l'orchidée, lettres de Max Jacob à Roger Lannes (1935-1943) suivies de "Hommage à Max Jacob" par Roger Lannes », correspondance présentée par Anne Mary, *Les Cahiers Max Jacob*, Pau : Les Amis de Max Jacob, n° 11/ 12, 2012, p. 83, note 72.
- <sup>60</sup> Pour une sélection des principaux travaux, voir *infra* la bibliographie des correspondances de Max Jacob.
- <sup>61</sup> Sur ces questions méthodologiques, voir RODRIGUEZ Antonio, *Modernité et paradoxe lyrique : Max Jacob, Francis Ponge* : Jean-Michel Place, 2006, pp. 51-54.
- <sup>62</sup> DIAZ Brigitte, *L'épistolaire ou la pensée nomade* : PUF, 2002, p. 114.